

— Ma mère, dit-il, vous avez fait de moi une ombre ! Je serais devenu un brave officier, et j'aurais défendu mon pays en conduisant les soldats à la victoire.

La femme n'avait plus de sang dans les veines, cependant elle fit encore trois tours, et elle vit s'avancer un jeune avocat, très pâle et très triste.

— Ma mère, dit-il, vous avez fait de moi une ombre ! Je serais devenu le défenseur des faibles et des orphelins, j'aurais fait triompher la justice.

La pauvre femme, plus morte que vive, le visage inondé de larmes, fit encore trois tours. Elle vit alors venir à elle une jeune religieuse, très pâle et très triste.

— Ma mère, dit-elle, vous avez fait de moi une ombre ! Je serais devenue l'épouse de Jésus, j'aurais secouru les pauvres et soigné les malades, j'aurais prié Dieu pour vous afin qu'il vous pardonnât la mort de mes frères.

La malheureuse, à bout de forces, tomba évanouie sur la pierre d'une tombe où on la trouva le lendemain. Et à peu de temps de là elle mourut.

JUDITH GAUTIER.

(*Le Rappel*, 5 août 1889'.)

## II.

### *Le Mouchoir blanc*<sup>2</sup>.

Mon bon monsieur, j'ai connu dans ma jeunesse une jeune fille qui est vraiment, et comme je vous parle, morte d'amour. Elle s'appelait Azéline et elle était du bourg de Saint-Briac. Jolie, elle l'était entre les plus jolies, et de plus elle avait du bien. Mais son cœur ne battait

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Judith Gautier, rendant compte de la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, de M. Paul Sébillot, faisait suivre son article du conte reproduit ci-dessus ; il était précédé de ces lignes : « Il m'a été conté un jour par Marie Lémore, une Bretonne d'une intelligence rare et qui en sait long sur les traditions du passé. »

Cette histoire, je ne l'ai trouvée dans aucun recueil de littérature bretonne et je la signale aux écrivains qui se sont dévoués à ces recherches.

<sup>2</sup> Le conte, recueilli par Bergerat et publié par lui il y a quatre ans environ, était précédé de la note suivante : « Dans le recueil intitulé *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, publié par le peintre Paul Sébillot (chez Maisonneuve et C<sup>ie</sup>, 1881), il y a une histoire charmante entre vingt autres, c'est celle que l'auteur a appelée *Les Deux Fiancés*. Je l'ai entendu narrer moi-même par une bonne femme d'ici,

que pour Jean Bris, qui, par nécessité de vivre, était marin et faisait la pêche. Ah ! que la mer est donc malicieuse !

Ils devaient se marier au premier retour de Jean, embarqué sur un bateau jaguen, et ils étaient fiancés sur leur parole. « Durant toute ton absence, je te broderai des mouchoirs, lui avait-elle dit, et je les marquerai de nos initiales entrelacées. » Un soir, son aiguille cassa. Ce n'est rien la première fois, ainsi que vous savez ; mais la troisième, c'est signe de mort. L'aiguille cassa trois fois entre les doigts d'Azéline. Mais elle ne crut pas au présage, elle l'aimait trop !

Et cependant il était mort. Par une volonté du bon Dieu, son bateau se perdait à l'heure même où sa fiancée rompait sa troisième aiguille. Le pauvre Jean Bris s'en fut dans le royaume des poissons. Azéline l'attendait toujours et marquait des mouchoirs sans inquiétude.

La nouvelle du naufrage ne tarda pas à venir à Saint-Briac. Et même on y rapporta le corps de Jean Bris, qu'on avait retrouvé sur une côte anglaise, afin qu'il fût enterré en lieu bénit. Les parents d'Azéline, sachant bien ce qui arriverait si elle apprenait le trépas, et qu'elle mourrait de le voir mort, voulurent lui cacher ce malheur, et ils l'envoyèrent à Jouvente, où il y avait des noces pour le mariage d'une parente. Et tandis qu'elle dansait, on ensevelit son fiancé.

Tandis qu'Azéline dansait à Jouvente aux noces de sa cousine Gerbette, une de Saint-Cast, qui était jalouse d'elle parce qu'elle était bossue et contrefaite, lui dit :

« Que dirais-tu, Azéline, si on t'apprenait que Jean Bris est défunt ? » Mais Azéline se mit à rire, tant elle aimait son fiancé : « Défunt, lui ? c'est-il donc qu'il n'y aurait plus de Dieu dans le ciel ! » Et elle retourna à la danse.

Dix minutes ne s'étaient point écoulées qu'on vint l'avertir que quelqu'un la demandait. Elle se divertissait de si bon cœur qu'elle ne voulait point se déranger. — Qui est-ce ? demanda-t-elle. — C'est un jeune

la mère Larnec, qui passe pour sorcière parmi mes gallois, parce qu'elle se promène par les routes avec une oie. A la vérité, cette oie ne la quitte pas et la suit ainsi qu'un chien ; elle lui fait un étrange cortège assez diabolique et divertissant. Il paraît que l'oie, digne du Capitole, a sauvé la vie à sa propriétaire. Une nuit que des voleurs s'étaient introduits chez elle, elle cria fort à propos, éveilla la vieille qui saisit un manche à balai et courut sus aux larrons. En souvenir du service rendu, la mère Larnec garde son oie. C'est par elle qu'on aura vu ce miracle en plein dix-neuvième siècle, à savoir : une volaille mourant de mort naturelle ! Quoi qu'il en soit, je tiens de la mère Larnec une version nouvelle des *Deux Fiancés* de Sébillot. Selon ma sorcière, son titre véritable serait *Le Mouchoir blanc*.

homme monté sur un cheval gris de fer qui vient vous chercher de la part de vos parents. Alors elle alla à la porte et vit Jean Bris. — Ah! c'est donc toi? fit Azéline. — Oui. Tu dances trop et trop te divertis avec les gars. — Es-tu jaloux? interrogea la rieuse. En ce cas, ramène-moi chez mon père et nous hâterons notre mariage. Elle monta sur le cheval gris de fer, à côté de son cher amoureux, et en route pour Saint-Briac!

C'était la nuit, et la lune, si claire et si belle, trompait les belladones qui se rouvraient. Le cheval gris courait si vite qu'il dépassait les étoiles filantes et arrivait avant elles à l'horizon. On aurait juré qu'au milieu de la tranquillité des plaines ils étaient chassés dans un courant de vent. Azéline s'était nouée à la poitrine de son fiancé, et elle le tenait embrassé. — As-tu peur? lui demanda Jean. — Oh! non, dit-elle, j'ai trop de plaisir. Et elle se pressait contre lui, étonnée de le trouver si pâle.

Jean vit un corbeau qui les suivait d'arbre en arbre et qui apportait ses petits. Hélas! gémit le mort vivant, c'est un corbeau! — Non, dit Azéline, c'est une mouette. Nous arrivons à la mer. Et Jean pencha la tête et se plaignit du froid. Azéline ôta sa capuce et la lui mit sur les épaules. Le cheval gris filait toujours et l'on traversait des villages endormis qu'Azéline nommait au passage. Tous les chiens hurlaient dans la campagne. Mais elle ne les entendait pas, elle était si heureuse, si heureuse!...

Tout à coup Jean dit: « Le vent me traverse la tête. Ne le sens-tu pas derrière moi? » Azéline prit son mouchoir blanc, brodé à leur chiffre entrelacé, et elle l'attacha autour du front de son amoureux. « Cela me fait du bien, » dit-il, et se retournant, il lui demanda si elle l'aimait toujours. Azéline détacha sa bague et la posa au doigt de Jean Bris.

Et l'on arriva devant la maison des parents d'Azéline. Les cloches de l'église tintaient encore. « Qui donc est mort? » Elle appela ses parents. Mais la maison était vide. Seules les vaches mugissaient dans l'étable.

— Débride le cheval gris de fer, dit la jeune fille au cavalier, et repose-toi dans le grenier à fourrage. Je vais aller voir à l'église. — A demain, fit Jean. — A tout à l'heure, répondit-elle.

Azéline courut à l'église, y joignit ses parents en prières, et les voyant tout pleurants elle voulut savoir qui on enterrait. « C'est Jean Bris, ton fiancé, qu'on a retrouvé dans la mer, sur une côte anglaise. » Entendant cela, Azéline tomba et mourut. Le recteur décida qu'il fallait les enterrer ensemble, à cause de leur amour admirable et que le bon Dieu le permettait, vu qu'il en faisait son affaire. On ouvrit la bière de Jean Bris. Vous me croirez, si vous voulez, mon bon monsieur, mais il avait la capuce sur les épaules, la bague au doigt et le fin mouchoir brodé autour du crâne avec le chiffre au mitan du front!

EMILE BERGERAT.